

*Semaine du 2 octobre 2019*

**En VOST - Tout public - Conseillé à partir de 11/12 ans.**  
Amér. (Durée : 1h32). Comédie dramatique de Woody Allen avec Timothée Chalamet, Elle Fanning, Selena Gomez...

Deux étudiants, Gatsby et Ashleigh, envisagent de passer un week-end en amoureux à New York. Mais leur projet tourne court, aussi vite que la pluie succède au beau temps... Bientôt séparés, chacun des deux tourtereaux enchaîne les rencontres fortuites et les situations insolites.



**UNE COMÉDIE DOUCE AMÈRE, PROFONDÉMENT NEW-YORKAISE, AUX ACCENTS DANDYS, QUI, DERRIÈRE CE RÉCIT D'APPARENCE LÉGÈRE ET FUTILE, RACONTE LE DÉSARROI ET LES FAUX-SEMBLANTS D'UNE CERTAINE BOURGEOISIE AMÉRICAINE. UNE NOUVELLE FOIS, WOODY ALLEN FAIT LA DÉMONSTRATION DE SON IMMENSE TALENT DE CINÉASTE.**



Le cinéma de Woody Allen prend ses racines à New York. Entretemps, il a fait voyager sa caméra dans les plus grandes métropoles romantiques d'Europe. Mais il revient de nouveau à ses amours premières, à sa ville fétiche, qu'il filme comme personne d'autre, depuis près de soixante ans. En quelque sorte, Allen est à New York ce qu'Almodóvar est à Madrid ou Barcelone. Il connaît ses couleurs, ses habitants et ses sonorités. Il sait capter les instants précis du poumon de Big Apple, comme un photographe à l'affût d'un cliché touristique. Du coup, cette mégapole pluvieuse devient presque universelle aux yeux des spectateurs. On y reconnaît Central Park, les avenues bourdonnantes de magasins, et il se dégage de l'ensemble une incroyable sensualité. Ce n'est donc pas un hasard si le titre du film donne la vedette à la ville de New York, qui constitue une sorte de personnage lumineux à part entière, aux côtés de ses jeunes héros, Gatsby et Ashleigh. Mais plus que New York, c'est sur ses communautés bourgeoises et désinvoltes que le cinéaste pose son regard. Certes, et le reproche est facile, le metteur en scène, habitué à l'argent et aux éclats, décrit son propre milieu social et culturel, mais l'autocritique, le cynisme prennent le pas sur la facilité de l'autofiction.

Plus Allen vieillit et plus son cinéma simplifie les effets, pour se concentrer sur l'écriture et une réalisation quasi minimaliste. Il n'y a plus de travellings, les portraits sont simples, et l'épure stylistique devient le leitmotiv principal. En fait, l'auteur de Manhattan est plus écrivain que cinéaste. Les dialogues recèlent des trésors de langage et l'on se surprend à penser que finalement, le film pourrait être remis en scène à l'infini, à la façon d'une pièce de théâtre. Allen cultive avec beaucoup de pudeur et de drôlerie, une écriture littéraire. Son jeune héros, Gatsby, est lui-même étudiant en lettres, se transformant ainsi en une sorte de double du réalisateur. On entend dans ses textes des grands auteurs comme Shakespeare certes, mais surtout la facétie moqueuse d'Oscar Wilde. Force est d'ailleurs de constater que le long métrage Un jour de pluie à New York est plus anglais qu'américain. Il y a chez tous ces personnages le célèbre flegme britannique et une sorte de suffisance bourgeoise, tout aussi drôle que désolante.

Le film d'Allen sort quasiment en même temps que celui de Tarantino Once Upon a Time... in Hollywood. Ce n'est pas une coïncidence. Les deux monstres de cinéma signent en effet une sorte d'œuvre testamentaire, qui rend hommage au septième art, mais règle aussi des comptes avec le petit milieu protégé et insupportable des artistes reconnus. Le sujet principal est l'amour. Qu'on soit jeune, riche, célèbre, ou tout le contraire, le vrai désir qui traverse l'homme est de donner un sens à son existence, à travers le regard de ceux qu'il aime. Ici, les personnages s'adonnent aux mensonges, aux faux-semblants, sans pour autant céder à la schématisation outrancière. Il n'y a jamais de lourdeur dans le propos et le réalisateur ne faillit pas, en évoquant la caricature d'une jeunesse dorée. Allen aime ses personnages, et conséquemment les comédiens qui les incarnent. Timothée Chalamet, Elle Fanning et Selena Gomez jouent ces jeunes gens avec délicatesse et drôlerie, aux côtés d'artistes plus affirmés, comme Jude Law et Diego Luna. Il n'y a aucune fausse note dans cette comédie plus cynique que romantique.

Et bien sûr, comme souvent chez le cinéaste, il y a le jazz, susurré comme un souffle venu du cœur de la ville de New-York. Assurément, quand Timothée Chalamet s'installe derrière un piano et feint de jouer un morceau à la perfection, c'est la petite musique de Woody Allen qui surgit sur l'écran. Véritablement, Un jour de pluie à New York est le meilleur des films de Woody Allen, depuis une décennie.

La rédaction, [avoir-alire.com](http://avoir-alire.com)

**Le Figaro -  
Eric Neuhoff**

Un jour de pluie à New York renoue avec la meilleure veine du réalisateur: humour et charme s'y disputent la partie.

**Le Nouvel Observateur -  
François Forestier**

C'est le genre de film qu'on déguste à chaque minute, comme jadis « Annie Hall », « Radio Days », « Manhattan » ou « Coups de feu sur Broadway ».

**Les Inrockuptibles -  
Murielle Joudet**

Un film de Woody Allen mais comme déréalisé, un "Midnight in Paris" à domicile. Manhattan filmé comme une coulée d'enthousiasme, de libido, où la seule connexion possible entre deux êtres semble être le flirt, l'envie de s'embrasser et de coucher ensemble, que le cinéaste systématisé ici jusqu'au rêve.

**Télérama -  
Louis Guichard**

À sa maîtrise habituelle, le cinéaste ajoute une émotion et un charme juvénile réjouissants.

**S**interdit aux moins de 12 ans avec avertissement. En VOST . Prix du Jury au Festival de Cannes 2019.

Franco-brésilien . (Durée : 2h10). Drame de Kleber Mendonça Filho et Juliano Dornelles avec Sônia Braga, Udo Kier, Barbara Colen...

Dans un futur proche... Le village de Bacurau dans le sertão brésilien fait le deuil de sa matriarche Carmelita qui s'est éteinte à 94 ans. Quelques jours plus tard, les habitants remarquent que Bacurau a disparu de la carte.

**LE QUOTIDIEN D'UN VILLAGE ISOLÉ DU NORDESTE BRÉSILIEN EST BOULEVERSÉ PAR L'IRRUPTION D'UNE VIOLENCE EXOGÈNE. JULIANO DORNELLES ET KLEBER MENDONÇA FILHO REJOUE, SOUS LES ATOURS D'UNE SÉRIE B FULMINANTE, LES MULTIPLES TENSIONS D'UN PAYS DÉLIQUESCENT.**

«Si tu viens, va en paix.» Sur le panneau d'entrée du village de Bacurau, une mise en garde en forme d'antiphrase. Le cinéma n'autorise pas plus la paix que l'actuelle société brésilienne. C'est donc par une procession mortuaire que s'ouvre Bacurau avant de se refermer sur l'enterrement d'un vivant. La violence est partout dans le film. Sourde, suggérée durant la première heure torpide de cette fiction d'anticipation rurale de Juliano Dornelles et Kleber Mendonça Filho (premier duo pour ce cinéaste qui s'est imposé seul avec les emballants Bruits de Recife et Aquarius). Syncopée et graphique dans son second souffle, où la guerre des mondes jusqu'alors esquissée prend la forme d'une transposition des Chasses du comte Zaroff à l'ère Bolsonaro.

On s'introduit dans cette petite communauté coupée du monde à l'occasion du retour à la maison d'une femme du village. En camion-citerne, on remonte le dernier fil qui connecte Bacurau au monde contemporain, chemin dont les bas-côtés sont jalonnés de squelettes desséchés d'une école municipale et d'une voiture de police criblée de balles et de rouille, fantômes d'une civilisation jadis à portée de main. Une route qui conduit vers le passé ou, au moins, hors du temps. Perdu dans la campagne urticante du Nordeste brésilien, le village se présente comme le refuge d'un collectif citoyen soudé, égalitaire, où le professeur mange à la même table que le bandit. Société modeste mais apaisée, dont les rites traditionnels se sont accommodés des écrans LCD et des tops 10 de YouTube.

#### Exécutions publiques

Le film ondule au rythme de son village, s'imprègne de la musique des lieux en prenant le temps de regarder ses habitants, médecin comme prostituée, avec une égale noblesse. Un temps nécessaire aussi pour introduire discrètement des dérèglements qui contrarient un quotidien alangui. Une guerre de l'eau, d'abord, dont l'accès a été confisqué par une autorité distante et qui préfigure les maux plus grands qui s'abattent sur ce Brésil temporellement situé «dans quelques années» dont seuls de faibles et angoissants échos nous parviennent à travers un écran de télé qui annonce la reprise imminente des exécutions publiques. L'irruption à Bacurau d'un représentant de cette zone du dehors donne lieu à une formidable scène qui condense la déconnexion entre les deux mondes : lorsque débarquent un élu local et son équipe de campagne tapageusement kitsch, les habitants se calfeutrent chez eux. Grand exercice de surdité, où le bedonnant politique déroule son discours devant des rues désertes, avant que ce vide ne laisse place à une nuée d'insultes fantômes. Imperturbable, le préfet néocolon livre aux barbares les généreux témoignages du monde moderne, vomis par un camion benne : des cercueils, des livres à la pesée, des anxiolytiques en suppositoire - une certaine idée de l'endroit où enfouir ses angoisses.

#### Explosion graphique

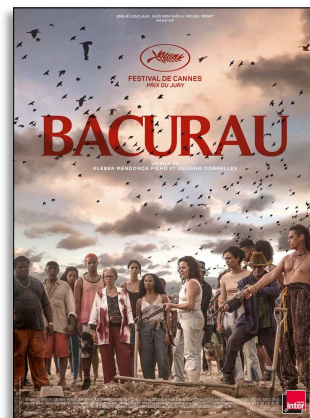
L'apparition d'une soucoupe volante et scrutatrice, d'un duo de motards fluo et d'une horde de chevaux noctambules finit de sortir Bacurau, le film comme le village, de cette indolence qui est souvent le prélude des catastrophes pour révéler l'entreprise pyromane des deux cinéastes. Une heure durant, cette jolie bulle a été badigeonnée de gazoline. La mise à feu a des allures de western carpentérien. Assiégé, le village se retrouve la cible d'un assaut coordonné qui rejoue mille divisions : le Brésil du Sud, riche et occidentalisé, contre celui du Nord ; les Blancs contre ceux qui ne le sont pas ; l'Amérique du Nord contre celle du Sud.

Écrit et réalisé avant l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro, le film rejoue dans son cadre et sa forme fracturée le drame alors en train de se nouer dans les urnes. La réponse épidermique des cinéastes prend la forme d'un cri primal et choral, d'une explosion graphique, comme s'il fallait invoquer des codes populaires - ceux de la série B - afin de conjurer le spectre du carnage populiste en cours. Bacurau se fait donc théâtre sanguinaire et grotesque, espace du jeu (télé ou vidéo) où chaque victime donne droit à des points. Le meurtre comme orgasme, comme shoot d'endorphine. Une riposte excessive, hyperbolique et paillardes à la démesure des troubles et démons qui dévorent le corps social et politique brésilien.

**Marius Chapuis, Libération.**

Dans le village brésilien de Bacurau trône l'école Joao Carpentaria. La référence se voit même appuyée par l'utilisation d'un morceau composé par John Carpenter (« Night »). Kleber Mendonça Filho, co-réalisateur de BACURAU avec Juliano Dornelles, n'a jamais caché sa passion pour le réalisateur de NEW YORK 1997, qui a exposé sans fard ses angoisses et colères sur les tendances dictatoriales du système américain et/ou capitaliste. Lui aussi, BACURAU s'affirme comme une charge politique à peine voilée et se penche sur les relations entre Amérique du Sud et du Nord et sur la déliquescence du climat politique brésilien. Et si, comme souvent, le genre (ici le western, l'actionner, l'anticipation) agit comme vitrine attrayante puis vecteur du propos, Mendonça Filho et Dornelles s'en servent également comme symbole de l'Amérique et de son hégémonie culturelle. BACURAU est très énervé : il aborde le problème de l'eau et de la marchandisation des biens de première nécessité ; il filme un homme politique décharger des centaines de livres sur le sol ; il nous parle de corruption, d'abrutissement des masses, de lutte à mort entre les riches et les pauvres, des Américains et des Brésiliens, les monstres et les humains. BACURAU envoûte tout d'abord par la beauté de son exposition - un magnifique plan d'ouverture dans l'espace, illustré par une chanson pop brésilienne -, puis par la présentation des habitants du village, des âmes fortes et gracieuses qui forment une communauté solaire où chacun a sa place, où tout le monde participe d'une gestion collective raisonnée et humaine. Alors que BACURAU naît de son étrangeté, capturée par une caméra sans détour, il perd sans doute de sa force évocatrice à mesure que Mendonça Filho et Dornelles dévoilent les tenants et les aboutissants de leur intrigue. « La prochaine fois que tu veux provoquer quelqu'un, évite les clichés idiots », assène un personnage. On n'ira pas jusqu'à renvoyer la politesse au film même - il mérite mieux. Mais l'on ne pourra que regretter ses antagonistes interprétés approximativement (là où les villageois sont superbement campés), la tendance parfois décevante du film au ricanement face à l'horreur et face à la bêtise de ses méchants. La colère au cinéma est un art délicat. Elle doit être tranchée certes, mais aussi pleine et entière, quitte parfois à paraître excessive, pour éclater dans toute sa sincérité. BACURAU, s'il va loin, se dilue en tirant vers le passif-agressif et en admirant sa propre malice. Une mise à distance qui tranche un peu étrangement avec ses intentions très frontales.

**Aurélien Allin, CinémaTeaser.**



#### Mad Movies - Gilles Esposito

Célébrant les noces barbares du cinéma d'auteur brésilien, du western italien et de John Carpenter, ce film hors normes jongle avec les tonalités et les espaces pour créer une partie de cache-cache aussi sarcastique que sanglante.

#### Les Inrockuptibles - Jean-Baptiste Morain

Le film de Mendonça Filho (...) est un geste politique, un acte de rébellion, un cri de libération surprenant, attachant, parfois grotesque. Et très fort.

#### Télérama - Jacques Morice

Il n'est pas si fréquent de voir un film tracer un tel trait d'union entre ce qui a fait la grandeur du cinéma brésilien (Glauber Rocha, Rui Guerra) et l'action à la John Carpenter - réalisateur fétiche de Kleber Mendonça Filho.

**Dans un futur proche, les habitants de Bacurau remarquent que leur village a disparu des cartes... Enragé et sous influence carpentérienne.**

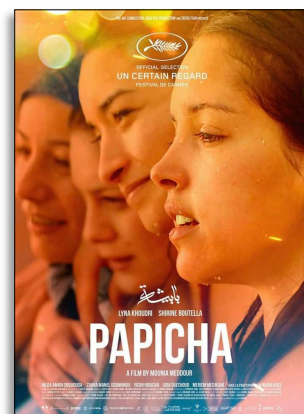


## Semaine du 16 octobre 2019

### Prix de la meilleure actrice, du meilleur scénario et du Public au Festival d'Angoulême 2019. En VOST.

Franco-algérien. (Durée : 1h46). Drame de Mounia Meddour avec Lyna Khoudri, Nadia Kaci, Yasin Houicha...

Alger, années 90. Nedjma, 18 ans, étudiante habitant la cité universitaire, rêve de devenir styliste. A la nuit tombée, elle se faufile à travers les mailles du grillage de la Cité avec ses meilleures amies pour rejoindre la boîte de nuit où elle vend ses créations aux "papichas", jolies jeunes filles algéroises. La situation politique et sociale du pays ne cesse de se dégrader. Refusant cette fatalité, Nedjma décide de se battre pour sa liberté en organisant un défilé de mode, bravant ainsi tous les interdits.



#### C'est qui Mounia Meddour ?

Après des études de journalisme à la faculté d'Alger, Mounia Meddour obtient une Maîtrise en information et communication à Paris 8. En 2000 elle se forme au cinéma à La Fémis et à la production au Centre Européen de Formation à la Production de Films. Mounia réalise plusieurs documentaires : Tikjda : la caravane des sciences, Particules élémentaires, La Cuisine en héritage. Son documentaire Cinéma algérien nouveau souffle s'intéresse aux jeunes réalisateurs de sa génération qui ont vécu la « décennie noire ». Son court métrage Edwige a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux et a remporté plusieurs prix. Son premier long métrage, Papicha, a été sélectionné au Festival de Cannes 2019 dans la section Un certain Regard.

#### Le parcours de Mounia Meddour

La réalisatrice Mounia Meddour a fait toute sa scolarité en Algérie, puis une année de fac de journalisme pendant laquelle elle habitait une cité universitaire très proche de celle du film. "Au terme de cette année, alors que j'avais dix-sept ans, ma famille a décidé de quitter le pays. Les intellectuels étaient en première ligne. Mon père, lui-même cinéaste, avait subi des menaces, c'était le cœur de ce qu'on a appelé la « décennie noire ». Nous nous sommes installés en Seine-Saint-Denis où la mairie de Pantin avait facilité nos démarches et accueillait déjà beaucoup de familles d'artistes et d'intellectuels algériens. A mon arrivée en France, je me suis inscrite en Maîtrise d'information et communication, puis je me suis orientée vers le cinéma documentaire. J'ai eu la chance de suivre un stage d'été à La Fémis, cofinancé par l'Institut français d'Alger. Tout en continuant à faire du documentaire, j'ai tourné un premier court métrage de fiction, Edwige. Ensuite est né le projet de Papicha."

#### Alger dans les 90's

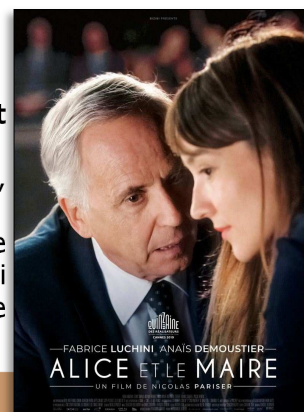
Tout ce que vivent les filles dans la cité universitaire du film, c'était bien le quotidien d'étudiantes algéroises à la fin des années 90, confie la cinéaste Mounia Meddour. "Y compris le mien. Avec l'intégrisme montant, l'oppression tout autour. Mais l'attentat dans la cité universitaire est un ressort dramatique de fiction. Comme la passion de Nedjma pour la mode qui prend une dimension symbolique : ce que les islamistes voulaient, à cette époque-là, c'était cacher le corps des femmes. Pour moi, la mode, qui dévoile et embellit les corps, constitue une résistance aux foulards noirs."

## Journée du 23 octobre 2019

### Label Europa Cinema à la Quinzaine des Réalisateurs Cannes 2019. Tout public - Conseillé à partir de 11/12 ans.

Franç. (Durée : 1h43). Comédie dramatique de Nicolas Pariser avec Fabrice Luchini, Anaïs Demoustier, Nora Hamzawi ...

Le maire de Lyon, Paul Théraneau, va mal. Il n'a plus une seule idée. Après trente ans de vie politique, il se sent complètement vide. Pour remédier à ce problème, on décide de lui adjoindre une jeune et brillante philosophe, Alice Heimann. Un dialogue se noue, qui rapproche Alice et le maire et ébranle leurs certitudes.



#### NAISSANCE DU PROJET

La genèse d'Alice et le maire résulte de la volonté qu'avait Nicolas Pariser de travailler avec Fabrice Luchini et de la convergence de deux de ses projets. Il y a quelques années, il avait vu le documentaire Le Président de Yves Jeuland, qui lui avait donné envie de faire un film sur un président de région haut en couleur qui emmènerait un jeune assistant intello partout avec lui. Le cinéaste planchait, en parallèle, sur un autre scénario qui racontait l'histoire d'une jeune femme qui ne savait pas quoi faire dans la vie et qui essayait divers métiers. Il se rappelle :

*"Elle avait fait Sciences-Po, voulait s'engager en politique, faisait du théâtre, s'essayait au jeûne : elle se cherchait faute d'avoir une vocation. J'ai mélangé ces deux projets mais j'avais l'impression qu'il manquait encore quelque chose. C'est là que j'ai pensé à L'homme sans qualités de Robert Musil. L'un des premiers films amateurs que j'ai réalisés quand j'étais étudiant en était une adaptation lointaine. C'est vraiment un livre fondateur pour moi, le livre de mes 25 ans. Musil m'a servi de liant entre ces deux projets."*

#### TOURNER EN 35MM

Nicolas Pariser a choisi de tourner Alice et le maire en 35mm parce qu'il n'aime pas le numérique. Il explique : "Il y a évidemment des films tournés avec une caméra numérique qui sont superbes mais ce sont des films qui, pour des raisons diverses, ne sont pensables qu'en numérique. Je dirais en vrac « Neon Demon » de Nicolas Winding Refn, « Miami Vice » de Michael Mann, les films d'Abdellatif Kechiche ou encore la dernière saison de « Twin Peaks » de David Lynch. Malheureusement, aujourd'hui en France le numérique est le plus souvent une simple économie dans le devis du film, on ne réfléchit pas assez à ce que cela implique. En fait, ce qui me dérange c'est de filmer en numérique et de faire comme si c'était du 35 parce que c'est forcément moins bien pour les peaux, les couleurs, la texture de l'image..."

#### UN LONG PLAN SÉQUENCE

Si la mise en scène d'Alice et le maire est très classique, il y a toutefois un long plan séquence où Alice et le maire écrivent ensemble un discours et ne sont jamais interrompus (contrairement au reste du film). Nicolas Pariser développe à ce sujet : "Ils ont enfin un moment à eux. Les personnages et la mise en scène se posent. Il n'y a pas beaucoup le temps de penser dans une mairie, Alice et le maire sont tout le temps interrompus, leurs échanges sont presque toujours des moments volés. Au début du récit je les filme principalement en champ contrechamp parce que chacun est dans son coin, il y a une forme de confrontation. Et au fur et à mesure que le film avance, ils sont de plus en plus souvent dans le même plan et à la fin ils ont un plan-séquence pour eux. Ils écrivent un texte ensemble, ce qui se rapproche un peu d'une communion d'âmes selon moi. Pour la première fois, le temps du plan coïncide exactement avec le temps de leur pensée."

**E**n VOST.

Brit. (Durée : 1h40). Drame de Ken Loach avec Kris Hitchen, Debbie Honeywood... Ricky, Abby et leurs deux enfants vivent à Newcastle. Leur famille est soudée et les parents travaillent dur. Alors qu'Abby travaille avec dévouement pour des personnes âgées à domicile, Ricky enchaîne les jobs mal payés ; ils réalisent que jamais ils ne pourront devenir indépendants ni propriétaires de leur maison. C'est maintenant ou jamais ! Une réelle opportunité semble leur être offerte par la révolution numérique : Abby vend alors sa voiture pour que Ricky puisse acheter une camionnette afin de devenir chauffeur-livreur à son compte. Mais les dérives de ce nouveau monde moderne auront des répercussions majeures sur toute la famille...



**A 82 ans, Ken Loach réussit à parfaitement dessiner les évolutions libérales du marché du travail et leurs dérives aliénantes. Il en profite également pour dépeindre un portrait de ses contemporains avec la justesse dont il a le secret.**

Déjà lauréat de deux Palmes d'Or, c'est avec l'histoire d'une famille en pleine dislocation que Ken Loach est revenu cette année concourir à Cannes. Bien entendu, son approche d'une chronique familiale se fait moins sur le ton mélodramatique conventionnel que via le prisme de ses thématiques sociales favorites. Le spectateur n'est d'ailleurs pas pris au dépourvu puisque Sorry, we Missed You s'ouvre sur un entretien d'embauche. Ainsi, à l'inverse de Daniel Blake, le rôle-titre de son précédent film, Ricky Turner ne va pas devoir affronter une perte d'emploi mais bien l'acquisition d'un nouveau job. Il est dès lors d'autant plus intéressant de découvrir comment le cinéaste parvient à faire de ce point de départ, à priori positif, la source d'une série d'ennuis, voir même d'un cercle vicieux tout aussi destructeur que les situations qu'il avait déjà pu croquer au cours de sa carrière.

Les compromis que Ricky et sa femme Abbie doivent faire pour cumuler deux emplois et ainsi rembourser leurs dettes et nourrir leurs enfants, en dit long sur le regard que Loach porte sur le marché du travail actuel. Soit, comment, sous couvert d'un semblant de liberté, les employeurs ne font que renforcer la précarité, et donc l'asservissement, de leurs salariés. C'est tout un système qui se voit pointer du doigt à travers les conditions de travail au demeurant inhumaines des deux personnages : le système UBER. Ainsi, il apparaît que Ken Loach a parfaitement su moderniser son regard sur le sujet depuis Riff-Raff qui, en 1991, dénonçait déjà la façon dont le patronat imposait sa mainmise sur la classe ouvrière. Les acquis sociaux que le prolétariat croyaient avoir acquis depuis n'étaient alors qu'une vaste fumisterie.

L'autre sujet de prédilection de Loach reste la jeunesse, et on le ressent dans le travail qu'il opère dans la représentation des relations chaotiques entre Ricky et Seb, son fils de 16 ans. En pleine crise d'adolescence, le gamin en arrive à ébranler le socle familial. La grande problématique du film est alors de s'interroger sur le fait que les difficultés que traversent les Turner sont bien la conséquence de la précarité économique à laquelle ils sont confrontés. Le fait que leurs conflits internes viennent souvent du comportement de ce fils qui se sent délaissé, leurs difficultés financières apparaîtront au final comme un ciment qui viendra renforcer leur solidarité. Ainsi, Ken Loach nous démontre à sa façon que même si l'ultralibéralisme a rendu le marché du travail toujours plus contraignant, la priorité doit rester la famille, qui reste un élément bien plus difficile à gérer qu'il n'y paraît. Sans atteindre la virulence politique d'un It's a Free World ni la délicatesse d'un Sweet Sixteen, le cinéaste de 82 ans signe une œuvre touchante et surtout qui sait allier des thématiques universelles à un contexte parfaitement contemporain.

Julien Dugois, avoir-alire.com.

### **Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :**

**Semaine du 2 octobre : IN PASSING** d'Alan Miller. Fiction. (5min). Deux solitaires sautent d'un building pour mettre fin à leurs jours. À mi-chute, ils se rencontrent et découvrent qu'il n'est jamais trop tard pour tomber amoureux.

**Semaine du 9 octobre : LES BARBARES** de Jean-Gabriel Périot. Fiction. (5min). Nous, plèbe ; nous, barbares...

**Semaine du 23 octobre : VOISINS** de Norman McLaren. Animation. (8min). Deux voisins s'entendaient parfaitement jusqu'au jour où une fleur eut l'idée saugrenue de pousser exactement à la limite mitoyenne de leurs deux propriétés. A qui la fleur ? C'est ainsi que tout a commencé...

**Semaine du 30 octobre : BABCOCK, UNE HISTOIRE OUVRIÈRE** de Sami Lorentz et Audrey Espinasse. Documentaire. (10min48). Dans le silence de l'usine Babcock à La Courneuve, d'anciens salariés nous livrent leurs souvenirs de travail, leurs combats.

### **Prochainement sur nos écrans :**

**La Fameuse invasion des ours en Sicile** Film d'animation de Lorenzo Mattotti avec les voix de Jean-Claude Carrière, Leïla Bekhti, Thierry Hancisse...  
(En sortie nationale - Tout public - Conseillé à partir de 7/8 ans)

**Donne-moi des ailes** Film d'aventure de Nicolas Vanier avec Jean-Paul Rouve, Mélanie Doutey, Louis Vazquez... (En sortie nationale - Tout public - Conseillé à partir de 10 ans)

**JOKER** Drame de Todd Phillips avec Joaquin Phoenix, Robert De Niro, Zazie Beetz... (En sortie nationale - Lion d'or à La Mostra de Venise 2019 - En VOST et Version Française)

**Pour réveiller votre dimanche ou vous réveiller tout court, des boissons chaudes et froides vous accueilleront à votre arrivée au cinéma, en partenariat avec la Médiathèque Anjela Duval :**

**Alice de l'autre côté du miroir** Comédie fantastique de James Bobin avec Mia Wasikowska, Johnny Depp, Helena Bonham Carter...  
**Dimanche 20 octobre à 10h15.**

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

[www.imagecinema.org](http://www.imagecinema.org)

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

